

Champs linguistiques

Collection dirigée par

Marc Wilmet (Université Libre de Bruxelles)
et Ludo Melis (Katholieke Universiteit Leuven)

NICOLE DELBECQUE (Éd.)

Linguistique cognitive

**Comprendre comment
fonctionne le langage**

Nouvelle édition augmentée, avec exercices et solutions

Préface de Jean-Rémi Lapaire

C h a m p s l i n g u i s t i q u e s



Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : www.deboeck.com

© De Boeck & Larcier s.a., 2006
De Boeck Université – Duculot
Rue des Minimes 39, B-1000 Bruxelles

2^e édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : septembre 2006
Bibliothèque royale de Belgique : 2006/0035/009

ISSN 1374-089X
ISBN 2-8011-1391-3
ISBN13 : 978-2-8011-1391-2

PRÉFACE

La rédaction d'un manuel de linguistique générale est à la fois un exercice périlleux et une épreuve de vérité. Il faut être capable de recenser les termes et notions incontournables de la linguistique, alors que les écoles sont nombreuses et les chercheurs divisés. Il faut ensuite fournir des résumés et inventer des exercices qui facilitent la mémorisation des concepts et la mise en œuvre des méthodes. Il faut enfin aborder avec fraîcheur et simplicité les questions complexes que se posent les spécialistes du langage : nature du signe, lien entre son et sens, relation entre langage et pensée, articulation entre langue, discours, individu et société. Et lorsque l'ouvrage se définit comme l'adaptation d'un livre original, composé en anglais, à plusieurs mains, *Cognitive Explorations of Language and Linguistics*, il faut de surcroît traduire et ajuster, en tenant compte des traditions descriptives de la francophonie. Tout cela Nicole Delbecque l'a non seulement osé, mais magnifiquement réussi, en s'appuyant sur une solide équipe de traducteurs et en veillant à ce que les diverses versions (française, espagnole, italienne, allemande, néerlandaise, grecque) restent suffisamment proches pour être utilisées en parallèle dans les départements de langues des universités européennes.

Le sommaire, à lui seul, établit la vaste zone de couverture du livre. Fidèle à Saussure, pour qui la linguistique était fondamentalement une branche de la sémiologie – cette « science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » – le livre aborde en premier la nature du signe linguistique et la fonction symbolique, ainsi que le rapport délicat entre catégorisation linguistique et catégorisation conceptuelle (Chapitre 1). La « base cognitive du langage » étant posée, la présentation des grands domaines de l'analyse linguistique peut débiter : **sémantique lexicale** (Chapitre 2), **morphologie** (Chapitre 3), **syntaxe** (Chapitre 4), **phonologie** (Chapitre 5), **sémantique générale** (Chapitre 6),

Chapitre 1

LA BASE COGNITIVE DU LANGAGE : LANGUE ET PENSÉE

Ce premier chapitre permet de prendre connaissance de quelques caractéristiques fondamentales de la langue et des sciences du langage. La langue est un système de communication, et comme tout système de communication, elle se sert de signes. La science qui s'occupe de l'étude systématique des signes est appelée la sémiotique (du grec *semeïon* = signe) : elle inclut l'analyse des systèmes et des signes verbaux et non verbaux utilisés dans la communication humaine et toute forme de communication chez les animaux et les plantes.

La sémiotique distingue trois types de signes : les indices, les icônes, les symboles. Un indice (dans son emploi sémiotique) est un signe qui *renvoie*, comme le fait un panneau de signalisation indiquant une direction ; une icône est un signe qui *représente*, comme pour un panneau indicateur montrant trois enfants traversant une rue ; un symbole est un signe purement *conventionnel*, comme l'est un panneau rouge barré d'une ligne horizontale blanche.

Ces trois types de signes s'appuient sur trois principes de structuration plus généraux qui nous permettent d'établir un lien entre une forme et une signification. À la différence d'autres systèmes de communication, le langage humain recourt aux trois types de signes, même s'il s'appuie surtout sur des signes d'ordre symbolique.

La langue n'est pas simplement un outil de communication, elle reflète aussi la perception du monde ayant cours dans une communauté culturelle donnée. Cet

univers conceptuel comporte bien plus de notions – ou de catégories conceptuelles – que celles que nous retrouvons dans la langue. Les concepts “langagiers” nous permettent non seulement de communiquer, mais ils nous amènent aussi à voir les choses et le monde d’une certaine façon.

1.1 Introduction : Plusieurs systèmes de signes

“All our thoughts and knowledge is by signs” (Charles Peirce)

Notre nature nous pousse à partager avec les autres nos sentiments et nos émotions : nous voulons communiquer ce que nous voyons, croyons, savons, ressentons, ce que nous voulons faire ou sommes sur le point de faire. Cet objectif peut être atteint de diverses manières. Nous pouvons manifester notre étonnement en fronçant les sourcils, esquisser les formes d’une femme avec les mains et exprimer notre pensée par la parole. Une combinaison de ces trois formes d’expression ou de deux d’entre elles est également envisageable. Nous comprenons ces différents modes d’expression comme étant des “signes” de quelque chose. Dans son sens le plus large, le **signe** est une forme associée à quelque autre élément que nous interprétons comme sa signification. Le fait que quelqu’un *fronce les sourcils* (forme) sera compris comme un signe d’“étonnement”. Par contre, le fait que quelqu’un se mouche ne sera généralement pas porteur de signification, sauf si l’on peut y voir une marque d’impatience ou de protestation. Ces trois exemples illustrent les trois types de signes possibles : les indices, les icônes et les symboles.

Un **indice** (ou **signe indexical**) indique quelque chose qui se trouve dans les environs immédiats, comme il apparaît clairement de l’origine étymologique du mot latin *index* qui dénote le doigt du même nom. L’exemple le plus clair d’un signe indexical est celui du panneau indicateur qui pointe dans la direction de la ville X. Par sa forme, il signale une direction et la signification en est : “Prenez cette direction si vous voulez aller à X.” Un autre type de signe indexical est la marche chancelante d’un homme soûl. La signification qui s’en dégage est immédiatement claire : “en état d’ivresse”. Forme et signification se rejoignent, elles sont contiguës l’une à l’autre, ce que nous indiquons par le terme technique de *contiguïté*. Ainsi, tout langage corporel, notamment l’expression du visage, comme froncer les sourcils ou plisser le front, est de l’ordre des signes indexicaux : on y voit l’“indication” d’un état d’âme ou d’une émotion (surprise, colère, etc.) ressentie par une personne.

Une **icône** (ou **signe iconique**) (dérivé du grec *eikôn* ‘image’) est la représentation perceptuelle – visuelle, auditive ou autre – de la chose évoquée. Le

panneau routier qui avertit les automobilistes de faire attention à la présence d’enfants près d’une école représente deux ou trois enfants traversant la route sur un passage pour piétons. Il est évident que pareille image ne correspond que vaguement à la réalité, puisqu’il se peut qu’à un moment donné, il y ait tout un groupe ou, par contre, rien qu’un seul enfant en train de traverser la rue. Mais la signification générale du panneau est claire. Pour signaler le danger causé par la traversée d’animaux sur les routes, on utilise aussi des signes iconiques : selon les cas, on aura recours à la représentation de vaches, de cerfs, d’oies, de chevaux, de crapauds, etc. De même, l’image de camions, voitures, tracteurs, vélos, pistes cyclables, rivières, ponts, chutes de pierres, virages, virages en épingle à cheveux, etc. peut aussi être investie d’une fonction iconique.

Finalement, nous utilisons nos mains pour former toutes sortes de signes iconiques : que ce soit la silhouette d’une femme esquissée des deux mains, l’évocation d’un escalier en colimaçon ébauché par le seul index, ou celle d’une collision représentée par le mouvement convergent et le choc des deux poings.

Pour les **signes symboliques**, il n’y a pas lieu de parler, comme nous l’avons fait pour les signes indexicaux et iconiques, d’un lien naturel entre la forme du signe et la signification représentée. Il s’agit en l’occurrence d’un lien purement conventionnel. Le triangle inversé comme signalisation routière est un bon exemple de signe symbolique : il n’y a aucun lien naturel entre la forme du triangle et la signification “céder le passage”. En s’imposant à la communauté, ce lien, peut-être imaginé un jour dans un bureau du Ministère des Transports, est devenu conventionnel. Nous retrouvons ce genre de relations conventionnelles dans la plupart des emblèmes militaires, dans les signes symbolisant les monnaies, dans les drapeaux et, bien sûr, dans l’essentiel du langage. Ainsi, il n’y a aucun lien naturel entre la forme du mot *surprise* et sa signification. L’usage qui est fait du terme *symbolique* en linguistique recouvre précisément l’idée qu’il existe une sorte de contrat tacite entre les usagers pour associer une signification particulière à une forme particulière sans qu’il y ait pour cela de raison intrinsèque. Ce sens ‘technique’ du terme *symbolique* en linguistique renvoie à la signification originale du mot grec *symbolon* ‘signe de reconnaissance’ utilisé entre deux personnes, par exemple la bague scindée en deux dont chacune des deux personnes emporte une moitié avec elle, ce qui leur permettra de se reconnaître lors de retrouvailles des années plus tard, puisqu’il suffira de joindre les deux morceaux pour s’assurer qu’ils s’ajustent bien. Les deux morceaux de la bague ne sont rien en eux-mêmes, ils n’ont de sens que mis ensemble. Il en va de même pour la forme d’un mot et sa signification : ils sont inséparables.

La discipline scientifique qui étudie les systèmes de signes dans toutes leurs manifestations est la **sémiologie** (ou sémiotique) (du grec *semeïon* 'signe' et *logos* 'discours'). Le langage humain est le plus élaboré et le plus complexe des systèmes de signes étudiés en sémiotique. Mais celle-ci s'occupe également d'autres systèmes de signes, comme celui des gestes, du vêtement, de la distance entre individus, etc. Ces systèmes ne concernent pas seulement l'espèce humaine ; chez les animaux se retrouvent aussi nombre de gestes, comme celui de montrer les dents. Certaines espèces ont des systèmes de signes très sophistiqués. Les abeilles communiquent au moyen de patrons très élaborés de danses et de mouvements de la queue. Ceci leur permet d'indiquer aux autres abeilles dans quelle direction et à quelle distance se trouve un endroit intéressant et quelle quantité de miel elles sont susceptibles d'en retirer. Les singes disposent d'un système de neuf cris différents pour communiquer la distance à laquelle se trouve un animal dangereux et quelle en est la taille. Les baleines utilisent un système de mélodies dont les biologistes n'ont néanmoins pas encore réussi à découvrir la signification.

Les systèmes de communication animale sont sans doute majoritairement de nature indexicale et, dès lors, liés à l'environnement immédiat et dépendant des objets. Entre abeilles, par exemple, il ne peut s'agir que de sources de nectar se trouvant à proximité. Leur champ d'action se limite d'ailleurs à la dimension horizontale. Une expérience effectuée à Pise a montré que des abeilles mises sur la piste d'une source de miel au sommet de la tour sont incapables d'en communiquer l'existence à leurs congénères se trouvant dans la ruche au pied de la tour. Elles réussissent cependant à en montrer l'ordre de grandeur de façon iconique : elles battent le sol proportionnellement au volume de nectar repéré. Leur système manque néanmoins de flexibilité.

Entre les trois types de signes, on peut clairement établir une hiérarchie quant au degré d'abstraction qu'ils peuvent atteindre. Les indices sont les signes les plus "primitifs" et les plus restreints du fait qu'ils dépendent du *hic et nunc*. Ils sont toutefois très répandus dans les systèmes de communication humains : on les retrouve, notamment, dans le langage mimique et dans la gestuelle, dans le code de la route et dans des domaines où la communication est très intense, comme la publicité. En soi, des produits comme la cigarette ou le savon n'ont rien pour séduire ; pour les rendre attrayants, on les associe à un environnement attirant, le but visé étant, bien sûr, que le téléspectateur garde en mémoire cette association. Les cigarettes Marlboro, par exemple, sont reliées par voie indexicale à la vie aventureuse du cow-boy américain.

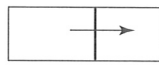
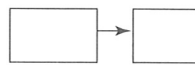

Les signes iconiques sont déjà plus complexes car pour les comprendre, il faut percevoir une certaine ressemblance. Le rapport iconique de ressemblance doit être établi de façon plus ou moins consciente par celui qui observe. La

ressemblance avec l'entité évoquée peut être frappante : pensons aux "icônes" représentant des saints de l'Église orthodoxe russe ou grecque, ou aux petits icônes qui apparaissent à l'écran de l'ordinateur. La ressemblance peut toutefois rester plutôt abstraite, comme pour les dessins stylisés de l'homme et de la femme indiquant les toilettes, ou de voitures et d'avions sur les panneaux routiers. Il est fort peu probable qu'il y ait des signes iconiques dans le règne animal.

Les signes symboliques semblent être réservés exclusivement à l'être humain. Ses besoins communicatifs sont tels qu'ils ne peuvent être satisfaits au moyen d'indications indexicales ou d'imitations iconiques. L'homme a besoin de communiquer à propos de choses plus abstraites : des événements appartenant au passé ou à l'avenir, des objets ne se trouvant pas dans son entourage immédiat, ou encore ses peurs et ses espoirs. Pour ce faire, il lui faut disposer de signes symboliques. Partout dans le monde, dans les différentes cultures, des signes de ce genre ont été conçus pour exprimer les pensées les plus diverses. Le système de signes symboliques le plus élaboré est celui de la langue "naturelle" sous toutes ses formes : la langue parlée, qui est la plus universelle ; la forme écrite qui apparaît à un moment donné de civilisation et de développement intellectuel ; et même le langage des sourds, qui est largement basé sur des rapports conventionnels entre le geste et la signification.

Le tableau 1 résume, pour les trois types de signes, les principes généraux qui régissent le rapport entre la forme et la signification.

Tableau 1.1 Le rapport entre forme et signification dans les trois types de signes

Indice		Icône		Symbole	
Forme	Signification	Forme	Signification	Forme	Signification
					
Contiguïté		Ressemblance		Convention	

Les signes indexicaux reflètent un principe plus général, à savoir, que deux choses qui se trouvent dans le prolongement l'une de l'autre, donc contiguës, peuvent se substituer l'une à l'autre. Ainsi l'association spontanée entre l'œuvre d'art et l'artiste qui l'a conçue nous permet de prendre le nom de celui-ci pour parler indifféremment de son œuvre ou de lui-même (p.ex. *J'ai entendu dire qu'on expose des Magritte au Louvre*). Les signes iconiques relèvent d'un autre principe général, à savoir, qu'une image peut prendre la place de l'objet réel. Les agriculteurs appliquent ce principe depuis des siècles : en mettant des

épouvantails sur leurs champs. Les signes symboliques sont supérieurs aux autres parce qu'ils permettent à l'esprit humain d'aller bien au-delà des limites propres aux rapports de contiguïté et de ressemblance, pour établir une relation symbolique entre n'importe quelle forme et n'importe quelle signification. Une rose peut donc évoquer l'amour et une chouette la sagesse. Les rapports d'ordre indexical, iconique et symbolique sont à la base de la structuration du langage.

1.2 Principes de structuration du langage

Le langage est essentiellement symbolique. En effet, la relation entre les mots et leur signification n'est pas basée sur un rapport de contiguïté ou de ressemblance (à l'exception des mots se référant au son produit par un animal ou par un phénomène naturel). Dans ce système complexe de symboles appelé langage, nous pouvons voir à l'œuvre simultanément des principes d'indexicalité, d'iconicité et de "symbolicité". Certains mots ne servent qu'à "désigner", certaines séquences de mots reflètent "iconiquement" l'ordre des choses dans la réalité, et, finalement, des mots choisis arbitrairement à l'origine, peuvent être réunis pour former de nouveaux mots dont la signification est transparente.

1.2.1 Le principe d'indexicalité

Le **principe d'indexicalité** renvoie au fait que nous pouvons "pointer" des choses qui sont dans notre champ de mire. Nous pensons être au centre de l'univers et nous abordons tout ce qui est autour de nous à partir de notre point de vue. Cette vision **égocentrique** du monde apparaît aussi dans notre langage. Quand nous parlons, notre position dans l'espace et dans le temps nous sert de point de repère pour situer d'autres entités dans l'espace et dans le temps. Nous parlons de l'endroit où nous nous trouvons et du moment où nous parlons en termes d'*ici* et *maintenant*. Si je dis : *Mon voisin est ici maintenant*, mon interlocuteur comprendra par *ici* l'endroit où je me trouve, et par *maintenant* le moment où je parle. Même lors d'une communication téléphonique transatlantique *ici* et *maintenant* portent nécessairement sur l'espace et le temps du locuteur, et non pas sur ceux de l'interlocuteur. Les espaces immédiatement extérieurs au nôtre sont désignés par *là*, ceux qui en sont plus éloignés par *là-bas*. De même, nous utilisons *alors* pour parler d'un espace temporel n'appartenant pas à notre temps présent ; *alors* peut d'ailleurs aussi bien porter sur le passé, comme dans *Et alors ils se marièrent*, que sur le futur, comme dans *Alors seulement ils auront des enfants*.

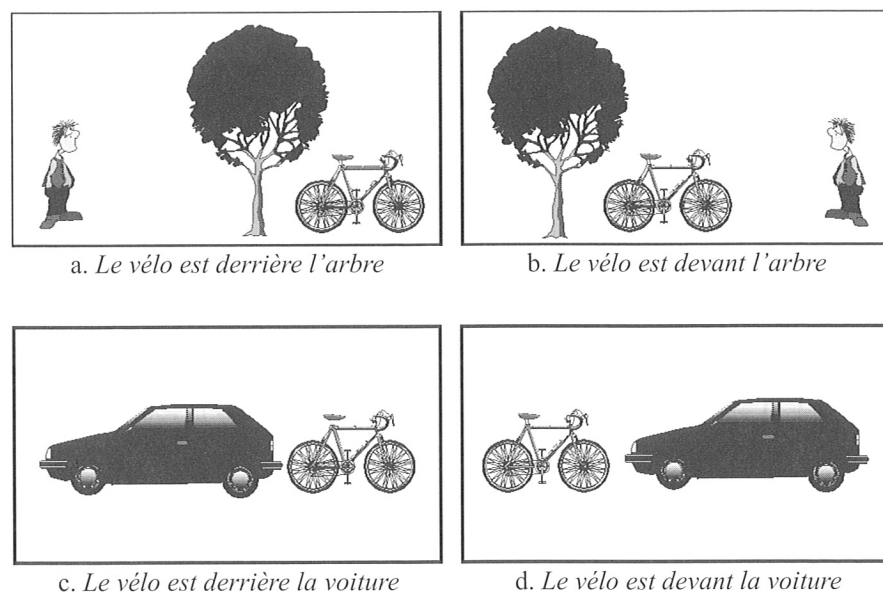
Tous ces mots "égocentriques", tels *ici*, *là*, *maintenant*, *alors*, *aujourd'hui*, *demain*, *ceci*, *cela*, *venir* et *aller*, ou les pronoms personnels *je*, *tu*, *nous* et *vous* sont des expressions **déictiques**. On parle de déictiques (du grec *deiktos* et *deiknumi* 'montrer') justement parce qu'ils renvoient à l'EGO du locuteur qui impose son point de vue au monde. C'est pourquoi l'interprétation des expressions déictiques dépend de la situation concrète dans laquelle elles sont employées. Pour quiconque ne connaissant pas le contexte situationnel, l'appel *Grande manifestation demain à dix heures : rendez-vous ici à la gare !* figurant au bas d'un tract trouvé dans le train n'a pas grand sens.

C'est encore l'EGO du locuteur qui sert de repère ou de "centre déictique" pour localiser les choses dans l'espace environnant. Dans l'énoncé *La maison que nous cherchons se trouve en face de nous* le locuteur se prend lui-même comme point de référence pour situer la maison. D'habitude les entités plus grandes servent de point de référence pour les entités plus petites et nous parlerons plutôt de *la bicyclette devant la maison* que de *la maison derrière la bicyclette*. De même, un touriste à New York dira plutôt *Et maintenant je me trouve devant l'Empire State Building*. Mais le point de vue personnel l'emporte facilement : il arrive souvent que les objets, quelle que soit leur taille, soient localisés par rapport à l'EGO du locuteur. Quand lors d'une visite guidée quelqu'un dit *L'Empire State Building se trouve maintenant juste en face de nous*, il/elle fait comme si c'était lui/elle le point de référence fixe, et non le gratte-ciel. Il va de soi que nous pouvons toujours adopter le point de vue de l'interlocuteur et formuler les choses de son point de vue. C'est ce que fait tout bon guide en faisant visiter une ville par bus, p.ex. *Nous approchons de Notre-Dame, la cathédrale se trouve à votre gauche*.

L'EGO du locuteur sert aussi de centre déictique pour situer des choses les unes par rapport aux autres. Quand le locuteur dit, p.ex., *Le vélo est derrière l'arbre*, il trace une ligne imaginaire allant de l'endroit où il se trouve jusqu'à l'arbre et il situe le vélo derrière cet arbre, comme le montre la figure (1a) à la page suivante. Si le locuteur se déplace de l'autre côté de la rue, son **orientation déictique** va changer et le vélo se trouvera à présent devant l'arbre, comme le montre la figure (1b). Il n'en va pas de même pour les objets artificiels ou artefacts (*immeubles*, *voitures*, etc.). Ceux-ci présentent une **orientation intrinsèque** : ils ont une partie avant et une partie arrière qui leur sont inhérentes. Ceci les rend plus facilement identifiables qu'un arbre, par exemple. C'est pourquoi la position du vélo par rapport à la voiture ne change pas, même si le locuteur change de point de vue, figures (1c) et (1d). Quelle que soit la position du locuteur dans la figure (1c), le vélo reste toujours derrière la voiture, parce que cette partie est définie comme étant l'arrière de la voiture. Autrement dit, on peut faire abstraction de la perspective du locuteur.

L'orientation intrinsèque associée à des artefacts comme des voitures (figures (1c) et (1d)) ou des immeubles, constitue également une sorte de projection du corps humain : l'avant de la voiture correspond à l'avant du conducteur, et ceci vaut aussi pour l'arrière, la gauche et la droite de la voiture. De même que nous parlons de l'avant et de l'arrière de notre propre corps, du haut et du bas, de la droite et de la gauche, nous reportons ces schémas aux biens durables, qu'il s'agisse de chemises, de vestes, de chaises, de voitures, de maisons ou d'autres artefacts ayant leur propre avant et arrière, haut et bas, droite et gauche.

Figure 1.1 Orientation déictique (a, b) et orientation intrinsèque (c, d)



À un niveau encore plus général, nous étendons notre perspective égocentrique à une **perspective anthropocentrique** : nous transposons le point de vue de l'EGO à celui de l'être humain en tant que tel. Cette perspective anthropocentrique (du grec *anthropos* 'homme/être humain') s'explique par le fait que nous nous intéressons principalement aux autres êtres qui sont comme nous : rien ne nous intéresse plus que les actions de nos semblables, leurs pensées, leurs sentiments, leurs expériences, leurs possessions, leurs mouvements, leurs déplacements, etc. En tant qu'être humain nous occupons toujours une position privilégiée dans la description des faits. Généralement, il suffit qu'un événement implique un être humain, pour que celui-ci soit mentionné en premier, comme sujet de la phrase. Les exemples suivants illustrent la façon habituelle de relater des faits ou des états de choses :

- (1)
- a. *Ma fille connaît ce poème par cœur*
 - b. *Mon ami a perdu ses verres de contact*
 - c. *Madame Dubois a corrigé les rédactions*

Dans une phrase de ce genre, le sujet humain ne sera remplacé par un sujet non humain que si on veut mettre un accent particulier sur cet objet. Ainsi, en classe le professeur pourra dire : *La leçon doit être apprise par tout le monde pour demain*. Mais dans la mesure où il est peu probable que nous prenions distance par rapport à nous-mêmes, nous ne dirions sans doute pas **La leçon doit être apprise par moi*. (L'astérisque précédant la phrase signifie que celle-ci est incorrecte ou impossible). La situation illustrée par (1c) est plus complexe. Ici rien n'empêche de focaliser l'objet ; dès lors, la construction passive paraît tout aussi naturelle : *Les rédactions ont été corrigées par Madame Delport*.

L'être humain occupe également une place privilégiée dans d'autres domaines de la grammaire. En français, le pronom personnel indéfini *on* "anime" le sujet, comme c'est le cas dans *On est premier au championnat* (*on* remplace *notre équipe*) ; le pronom interrogatif *qui* est réservé à l'humain, *que / quoi* au non-humain (*Qui est-ce ? À qui penses-tu ?* vs *Qu'est-ce ? À quoi penses-tu ?*) ; de même, le pronom clitique *lui* renvoie à un complément humain, alors que *y* est réservé aux autres (*Il lui répond* correspond à *Il répond à Jean/Anne ; Il y répond*, par contre, à *Il répond à la lettre/aux attaques*) ; ou encore, la double construction possessive *son musée à elle* se rapporte également à un possesseur humain : on pensera à la responsable ou à la propriétaire du musée, et non pas à la ville (hormis peut-être dans la construction attributive **Même cette petite ville a son musée à elle* ; le point d'interrogation en tête d'énoncé en marque le caractère moins acceptable ou moins naturel).

Bien que les éléments anthropocentriques soient légion dans la langue, ils n'apparaissent pas toujours de manière aussi manifeste. Comparons les différentes formules passives périphrastiques de (2) :

- (2)
- a. {Sa / ?La / *Une} maison s'est trouvée cambriolée
 - b. {Son / ?L' / *Un} ordinateur s'est vu infecté de virus
 - c. {Son / ?Le / *Un} livre a fini par se vendre

Ces énoncés seront jugés plus ou moins acceptables selon que l'on soit ou non capable de les rattacher à l'être humain impliqué dans l'événement.

1.2.2 Le principe d'iconicité

Le principe d'iconicité, tel qu'il se fait sentir dans la langue, nous amène à établir une certaine ressemblance entre la forme de l'énoncé et ce qu'il représente. L'iconicité est à l'œuvre dans les formations onomatopéiques : le *gazouillis*, le *roucoulement*, le *beuglement*, le *mugissement*, et bien d'autres noms de bruit, suggèrent ou sont censés suggérer par imitation phonétique la chose dénommée ; de même, *coucou* et *hibou* sont des noms qui imitent le son produit par les oiseaux en question. L'iconicité n'est pas limitée au lexique. Elle se manifeste également dans l'ordre linéaire des éléments qui composent l'énoncé, dans la distance qui sépare ces différents éléments et dans le nombre de formes dont l'énoncé est constitué. Dans ce qui suit nous nous penchons successivement sur ces trois principes, à savoir l'ordre linéaire, la distance et la quantité.

(i) Le principe de l'ordre linéaire

L'ordre ou la **séquentialité** est un phénomène qui concerne à la fois les suites d'énoncés et l'agencement linéaire des composants à l'intérieur de l'énoncé. Dans sa manifestation la plus élémentaire, ce principe détermine l'ordre temporel de deux ou de plusieurs événements. On le voit à l'œuvre dans la célèbre phrase de Jules César, *Veni, vidi, vici* 'Je vins, je vis, je vainquis', ou dans les slogans publicitaires du type *Eye it, try it, buy it* 'Jetez un coup d'œil, testez, achetez'. Dans les deux cas, l'ordre ne pourrait être modifié sous peine de faire perdre son sens à la phrase. Or, il n'en est pas toujours ainsi. Il est parfois possible de changer l'ordre, mais alors le sens s'en trouve substantiellement modifié. L'organisation séquentielle de (3a) suit le cours traditionnel des choses, celle de (3b) décrit l'ordre inverse :

- (3) a. Virginie s'est mariée et a eu un enfant
b. Virginie a eu un enfant et s'est mariée

En elle-même la conjonction *et* ne nous dit rien sur l'ordre dans lequel se déroulent les deux actions ; c'est l'ordonnance des deux propositions – devant ou derrière *et* – qui reflète tout naturellement l'ordre des événements. Avec les conjonctions *avant* et *après* on a le choix de présenter les choses de façon iconique (4) ou de façon non iconique (5) :

- (4) a. Virginie s'est mariée avant d'avoir un enfant
b. Après s'être mariée, Virginie a eu un enfant
(5) a. Avant d'avoir un enfant, Virginie s'est mariée
b. Virginie a eu un enfant (mais) après s'être mariée

Le principe d'organisation séquentielle se retrouve aussi à l'intérieur de la phrase. Ainsi les deux phrases ci-dessous contiennent bien les mêmes mots, mais la signification varie en fonction de l'emplacement de *en vert* :

- (6) a. Jean a peint la clôture {en vert / verte}
b. Jean a peint {en vert / *verte} la clôture

Dans les deux phrases (6) il est dit que Jean met une clôture en couleur. Dans la phrase (6a), nous savons qu'elle était verte mais nous n'en connaissons pas la nouvelle couleur (sauf si par une intonation spéciale l'on fait ressortir *en vert*). Dans la phrase (6b), nous ne connaissons pas la couleur originale de la porte mais nous savons qu'elle est verte à présent. Par sa position dans la phrase, *en vert* indique de manière iconique la façon dont l'attribution de la couleur doit être interprétée : comme état antérieur (mais pas nécessairement postérieur) à la peinture de la clôture (6a), ou comme résultat de l'opération effectuée par Jean (6b). Cette différence explique aussi pourquoi *en vert* peut être remplacé par l'adjectif épithète *verte* dans (6a) mais pas dans (6b).

La langue connaît aussi nombre d'**expressions figées**, notamment des formules binaires du type illustré sous (7). Ici aussi l'ordre des éléments reflète la succession temporelle.

- (7) a. de temps à autre, maintenant ou jamais, tôt ou tard, jour et nuit
b. de long en large, fait et cause, à prendre ou à laisser, du pour et du contre, à boire et à manger, voir venir, cela va sans dire, les femmes et les enfants d'abord

Toutes ces expressions "binaires" sont, en principe, irréversibles. En règle générale, on ne dira pas **jamais ou maintenant*, **tard ou tôt*, ou **de large en long*, **prendre cause et fait*. Il y a cependant une différence entre les deux groupes d'expressions ; là où (7a) renvoie à des séquences purement temporelles, (7b) en revanche représente le déroulement normal des événements ou l'ordre habituel dans lequel on parcourt les situations. Dans certains contextes on peut avoir recours à l'inversion, dans le but d'obtenir un effet communicatif particulier, par exemple celui d'attirer l'attention sur l'expression.

L'importance du principe d'iconicité se vérifie aussi très nettement au niveau de l'agencement du sujet, du verbe et de l'objet dans la phrase. Dans presque toutes les langues du monde le sujet vient avant l'objet. Théoriquement, sujet (S), verbe (V) et objet (O) peuvent se présenter dans six ordres différents. Les combinaisons dominantes sont : SVO, VSO et SOV. Les trois autres combinaisons possibles, à savoir OSV, OVS et VOS sont extrêmement rares. Cependant, ceci ne veut pas dire que les trois premiers ordres se retrouvent dans chaque langue : l'allemand (Al) et le néerlandais (N) présentent les trois ordres

(chacun dans un contexte syntaxique différent), mais l'anglais (A) ne connaît que l'ordre SVO ; l'espagnol, quant à lui, ne permet l'ordre SOV que si O est exprimé sous forme de pronom clitique ; cette restriction vaut également pour le français, qui, de plus, ne connaît pas l'ordre VSO.

- (8) a. Al Der Anwalt schrieb den Brief (SVO)
 N De advokaat schreef de brief
 A The lawyer wrote the letter
 E El abogado escribió la carta
 F L'avocat écrivit la lettre
- b. Al Endlich schrieb der Anwalt den Brief (VSO)
 N Eindelijk schreef de advokaat de brief
 A *Finally wrote the lawyer the letter
 E Finalmente escribió el abogado la carta
 F *Enfin écrivit l'avocat la lettre
- c. Al (Wir wissen, dass) der Anwalt den Brief schrieb (SOV)
 N (We weten dat) de advokaat de brief schreef
 A *(We know that) the lawyer the letter wrote
 E (Sabemos que) el abogado {la / *la carta} escribió
 F (Nous savons que) l'avocat {l' / *la lettre} écrivit

En allemand et en néerlandais, la phrase simple présente l'ordre SVO (8a), mais lorsque la phrase est introduite par un complément adverbial (*endlich* / *eindelijk* 'enfin'), il y a inversion de l'ordre sujet-verbe (8b). L'ordre qui apparaît dans (8c) est propre à la phrase subordonnée : cette construction en forme de **tenaille**, où le sujet en tête de phrase et le verbe en fin de phrase tiennent ensemble les autres constituants, est typique des langues germaniques et scandinaves. Le fait qu'elle n'existe pas en anglais est attribué à la forte influence du français sur l'anglais après 1066 et l'accession de Guillaume le Normand au trône d'Angleterre.

En quoi ces phénomènes sont-ils iconiques ? Si dans la plupart des langues le sujet précède l'objet ce n'est pas un hasard. Cela correspond à la façon dont l'être humain conçoit la structure interne d'un événement : un événement est souvent lié à des actions dans lesquelles une personne agit sur une autre. L'agent apparaît comme le sujet de la phrase et son action est préalable à tout effet ; l'effet produit est, pour sa part, étroitement associé à l'objet, comme le reflète d'ailleurs le terme *objet direct*. C'est pourquoi le verbe et l'objet se suivent immédiatement dans le cas de figure le plus simple (8a).

(ii) Le principe de la distance

Le principe iconique de la distance s'applique aussi bien en sens négatif qu'en sens positif : l'absence de lien conceptuel fait que des éléments se trouvent éloignés les uns des autres. Par contre, l'existence d'un lien conceptuel donne lieu à un regroupement. Ceci explique notamment que l'accord du verbe avec le sujet puisse se réaliser de façon différente :

- (9) a. Un groupe s'est détaché du peloton
 b. Un groupe de coureurs {s'est détaché/ se sont détachés} du peloton

Les deux phrases ont pour sujet *un groupe*. Dans la première phrase (9a), le verbe s'accorde au nom singulier *groupe*. Dans la phrase (9b), le nom *groupe* est suivi du complément pluriel *de coureurs*. Dès lors, le verbe peut (mais ne doit pas) s'accorder avec le nom pluriel *coureurs*, qui est le nom le plus proche. Avec certains noms de quantité comme *un certain nombre* ou *la majorité*, la règle grammaticale est d'accorder le verbe au pluriel quand les noms de quantité sont suivis d'un complément pluriel (*un certain nombre d'étudiants*, *la majorité des gens*).

Le principe de la distance permet aussi d'expliquer que les divers types de subordonnées **complétives** à fonction d'objet soient introduits différemment : il arrive qu'il n'y ait pas d'élément introducteur (10a). Quand il y en a un, il peut s'agir tantôt de la préposition *de* (10b,d), tantôt de la préposition *à* (10c,d), ou encore de la conjonction *que* (10e).

- (10) a. Il l'a fait rester
 b. Il lui a demandé {de / *à} rester
 c. Il l'a invitée {à / *de} rester
 d. Il l'a obligé {de / à} rester
 e. Il voulait qu'elle reste

Plus l'impact du sujet sur l'autre personne est immédiat, moins la distance avec le verbe de la complétive sera grande. Dans (10a) l'impact est total et il n'y a pas de morphème de liaison ; avec *demandeur* et *inviter* le rapport est encore étroit, mais seul (10b) suppose la présence de la personne à qui le sujet *il* s'adresse (*"Il {lui a demandé / *l'a invité} : Reste"*). L'emploi de la préposition *à* semble donc suggérer que le lien entre la personne *invitée* et celui qui invite peut être moins direct (10c). Avec *obliger* les deux options sont possibles (10d). Quand le verbe principal est *vouloir* il faut se tourner vers le contexte pour savoir si le sujet exerce quelque impact sur la personne en question. Ici la complétive est nécessairement introduite par la conjonction *que* (10e).

On peut aussi voir à l'œuvre le principe de la distance dans les constructions à complément direct et indirect :

- (11) a. Il a légué le dernier bien qui lui restait à son fils
b. Il a légué à son fils le dernier bien qui lui restait

Le verbe peut être suivi d'abord du complément direct (11a) ou du complément indirect (11b). Ce choix est potentiellement porteur d'une différence de sens : dans (11a) la distance entre le verbe et *à son fils* est plus grande que dans (11b). Dès lors, la question de savoir si le "bien" en question reviendra effectivement un jour au fils reste ouverte (11a). En revanche, lorsque le complément d'objet indirect s'intercale entre le verbe et le complément d'objet direct, le lien entre l'action et son destinataire devient plus étroit ; cet agencement suscite comme inférence que le fils est bel et bien devenu propriétaire du bien.

(iii) Le principe de quantité

Le principe iconique de quantité explique la tendance à associer une grande quantité de forme à une grande quantité de signification et, inversement, une moindre quantité de forme à une moindre quantité de signification. Ceci se manifeste déjà au niveau de la prononciation : en allongeant le *è* de *très* dans une phrase comme *C'est une très longue histoire* nous insistons iconiquement sur la longueur de l'histoire. Par la répétition de *très* on peut obtenir le même effet (*C'est une très, très longue histoire*). Le langage enfantin est également riche en exemples où la répétition exprime la notion de pluralité (*Regarde là papa, un arbre et encore un arbre et encore un autre arbre*).

Cette stratégie n'est toutefois pas limitée au langage enfantin. En afrikaans *plek-plek* (endroit-endroit) signifie 'en différents endroits'. Le tok pisin, pidgin des Papous de Nouvelle Guinée, recourt à ce procédé iconique de la **réduplication** comme marque du pluriel : *cow-cow* (vache-vache) signifie 'des vaches', et *wilwil* (de l'anglais *wheel-wheel*), qui désigne la bicyclette, reflète l'idée des deux roues. La reprise de syllabes ou de mots constitue une application particulière du principe de quantité. Selon les cas, la reduplication permet d'exprimer la pluralité (*des kilos et des kilos*), l'intensité (*vite vite*), la relativisation (*comme ci comme ça*), etc. Inutile de dire que la reduplication, – bien qu'étant un moyen d'expression très expressif – est fort peu écomomique pour exprimer l'idée de "quantité".

Il est cependant des cas où nous ne pourrions nous passer d'un "excédent de forme". Ainsi, les stratégies de politesse veulent que "pour être poli il vaut mieux en dire un peu plus qu'un peu moins". Bien que l'anglais ait la réputation d'être inégalé dans ce domaine, la traduction de la série d'exemples réunis

sous (12), illustre qu'en français aussi un "plus" de forme reflète un plus haut degré de politesse.

- (12) a. No smoking
Interdit de fumer
b. Don't smoke, will you ?
Pourrais-tu arrêter de fumer, s'il te plaît ?
c. Would you mind not smoking here, please.
Pourriez-vous avoir l'amabilité de ne pas fumer, s'il vous plaît ?
d. Customers are requested to refrain from smoking if they can. (Pan-neau au magasin Harrods à Londres)
Les clients sont priés d'avoir la gentillesse de ne pas fumer.
e. We would appreciate if you could refrain from smoking cigars and pipes as it can be disturbing to other diners. Thank you. (Avis du restaurant Clos du Roi, Bath)
Nous vous saurions gré d'éviter de fumer la pipe ou le cigare pour ne pas incommoder les autres clients. Merci beaucoup.

Le style verbeux de certaines phrases peut aussi indiquer la grande importance attaché à un événement ou à un thème particulier :

- (13) a. J'ai eu le grand privilège de faire sa connaissance.
b. À mon humble avis, il n'est pas inopportun de défendre l'idée que...

Les formules pompeuses et ronflantes, élaborées "pour ne rien dire", sont souvent la cible de la critique et condamnées par les puristes de la langue. Malgré tout, peu de locuteurs s'avèrent capables de s'en débarrasser, surtout quand ils se voient contraints à utiliser un langage plutôt formel.

Le principe de quantité implique aussi qu'un moindre volume de signification exigera, à son tour, un moins grand nombre de formes. Dès lors, toute information jugée redondante peut être omise. À une formule plus longue qui contient des répétitions (14a) on préférera donc la formule courte sans répétitions (14b) :

- (14) a. Les juges de Charleroi ont déclaré qu'ils n'étaient pas responsables et les juges de Liège ont aussi déclaré qu'ils n'étaient pas responsables.
b. Les juges de Charleroi ont déclaré qu'ils n'étaient pas responsables et ceux de Liège aussi.

Ici nous avons affaire à deux stratégies de réduction typiques : le nom *les juges* est repris au moyen du pronom démonstratif *ceux* et tout ce qui suit le sujet de la deuxième phrase (le verbe et la complétive) est supprimé. S'agissant de l'omission d'information qui n'apporte rien de neuf par rapport à la phrase

précédente, on parle d'**ellipse**. Toutefois, en maintenant la redondance comme dans (14a) on peut viser un certain effet et manifester son ironie ou son attitude critique envers les groupes en question.

1.2.3 Le principe symbolique

Tout comme nous avons parlé d'indexicalité et d'iconicité, il faudrait également introduire le terme **symbolicité** pour désigner "l'association purement conventionnelle entre forme et signification". Or, nous jugeons préférable d'éviter ce terme et parlerons plutôt du *principe symbolique*.

Le lexique compte des milliers et des milliers de mots qui sont de nature symbolique. Le concept de "maison" est rendu par la forme *maison* en français, *house* en anglais, *Haus* en allemand, *huis* en néerlandais, *casa* en italien et en espagnol, *talo* en finnois, *dom* en russe, etc. Bien entendu, aucun de ces sept mots ne présente de particularité qui justifie l'usage qui en est fait pour exprimer le concept de "maison". Il arrive que deux formes semblables ou même identiques désignent des choses tout à fait différentes selon la langue : par exemple, la forme *casa* de l'italien n'a rien à voir avec la forme *kaas* du néerlandais, qui signifie "fromage", et le mot allemand *Dom* ne signifie pas "Haus" mais "église épiscopale". Le caractère fortuit et non prédictible de la relation entre la forme du mot et sa signification a poussé Ferdinand de Saussure, l'un des pères fondateurs de la linguistique moderne (Genève 1857-1913), à qualifier d'**arbitraires** l'ensemble des signes symboliques. Souvent des signes ont pu avoir leur raison d'être à une époque mais sont devenus arbitraires avec le temps : autrefois les récepteurs téléphoniques étaient accrochés aux téléphones mais aujourd'hui ils sont posés sur les téléphones, cependant nous disons toujours *raccrocher le téléphone*. De même, nous *allumons la lumière* bien que le lien entre cette action et le feu ne soit plus du tout évident.

S'il est vrai que la majorité des mots simples et certains mots composés sont arbitraires, ce n'est généralement pas le cas pour les mots composés ou les dérivés. Pris au pied de la lettre, le principe de l'arbitraire du signe va tout à fait à l'encontre de notre disposition naturelle à voir dans toute forme une signification. Il suffit de regarder de plus près les nouveaux mots complexes ou les nouveaux sens attribués à des mots existants, pour voir qu'ils sont presque tous **motivés**. Au chapitre 3 nous reviendrons en détail sur le fait que les nouveaux mots se construisent généralement au moyen de formes linguistiques déjà existantes et qu'ils deviennent dès lors significatifs à nos yeux. Ainsi, par exemple, le mot anglais *software*, qui est souvent utilisé à la place du mot français *logiciel*, a été formé par analogie au mot *hardware*. Le mot composé *hardware* est

formé de deux parties, *hard* et *ware*, qui, prises séparément, sont arbitraires ou opaques. Cependant, le mot composé n'est plus arbitraire – du moins en anglais – car la combinaison des deux parties conduit à une signification relativement transparente. Le sens original du nom composé anglais *hardware* est 'équipement et outils pour la maison et le jardin'. Ceci inclut notamment des marteaux, des pinces, des clous, une bêche, une brouette, etc. Ce sens a ensuite été élargi pour être appliqué à la machine et à l'équipement matériel d'un système informatique. Par analogie, les programmes qui permettent à un ordinateur de fonctionner, ont été appelés *software*. Le mot *software* reste symbolique dans le sens où seul un lien conventionnel unit sa forme à sa signification. Mais ce signe n'en est pas arbitraire pour autant : étant donné qu'il doit son existence au contraste avec la composition transparente *hardware*, l'association de la forme *software* à la signification particulière qui est la sienne est bel et bien motivée. En linguistique, la notion de **motivation** porte sur le lien non arbitraire entre la forme et la signification d'expressions linguistiques. La tendance à chercher une motivation aux mots complexes ou aux mots étrangers est aussi fortement présente chez l'interlocuteur que chez le locuteur. Dans sa volonté de comprendre les formes linguistiques, en particulier celles qui lui sont inconnues ou nouvelles, l'interlocuteur peut aller trop loin dans sa recherche. En associant la signification d'une nouvelle forme à une forme déjà existante, il crée des **étymologies "populaires"**. On trouve une interprétation de ce type dans le mot anglais *crayfish*, formé populairement d'après le mot français *écrevisse*, qui à son tour provient du germanique *krebiz* (en allemand *Krebs*). De même, la forme caraïbe *hamaca* 'lit qui est suspendu' est devenue transparente en néerlandais (la forme *hangmat* étant composée de *hang*, le radical de *hangen* 'pendre', et de *mat* 'tapis'), et a été reprise telle quelle en allemand (sous la forme de *Hängematte*) ; les emprunts anglais et français (respectivement *hammock* et *hamac*), par contre, sont restés plus proches de l'original.

1.3 Catégories linguistiques et conceptuelles

Dans le cadre sémiotique élaboré jusqu'ici, nous nous sommes concentrés essentiellement sur le lien entre la forme et la signification des signes tels que nous les rencontrons dans les mots d'une langue. Il est cependant clair que la langue n'est pas inscrite dans les dictionnaires mais dans la tête de ceux qui la parlent. Dès lors, pour bien en comprendre la nature, il convient de se pencher sur l'univers conceptuel à partir duquel ces signes ont été formés. Dans la langue nous ne retrouvons qu'une partie de l'ensemble des concepts que l'humain est capable de manier.

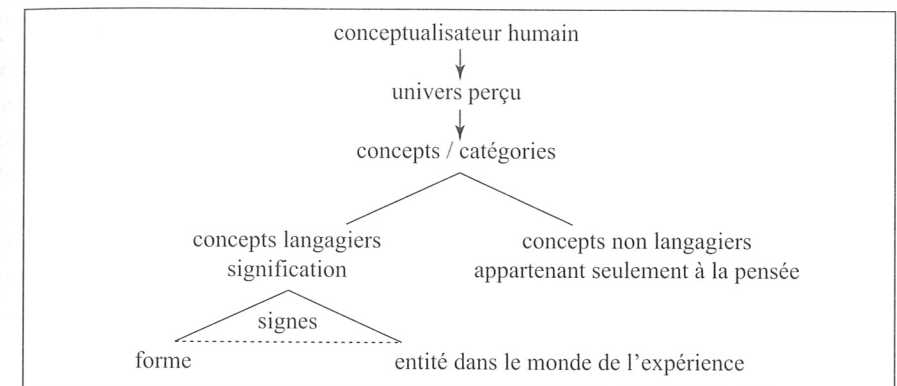
La notion de **concept** peut être définie comme “l’idée que nous avons de quelque chose, de sa façon d’être dans le monde”. Plus précisément, un concept peut se rapporter soit à une entité individuelle – le concept “mère”, par exemple, représente l’idée que j’ai de ma mère –, soit il porte sur toute une série d’entités, comme le concept “légumes”. Ce dernier type de concept est pourvu d’une structure interne : il comprend des entités comme les carottes, les choux, les laitues, etc., à l’exclusion d’autres entités, comme entre autres les pommes et les poires. Tout concept qui découpe ainsi la réalité telle que nous en faisons l’expérience, en plusieurs tranches constitue une **catégorie conceptuelle**. Celle-ci regroupe non seulement un ensemble d’entités mais elle le représente aussi en tant que tel. Il suffit que nous percevions quelque chose, pour que nous soyons tentés de faire entrer ce que nous percevons dans une catégorie. Quand, par exemple, nous écoutons un morceau de musique nous le catégorisons immédiatement comme étant du rock, de la musique classique ou encore une autre catégorie de musique. Le monde n’est donc pas une réalité objective existant *en et de par* elle-même. Il nous apparaît toujours d’une façon ou d’une autre par le biais de notre activité qui consiste à catégoriser sur la base de notre perception, de nos connaissances, de notre état d’esprit ; bref, à partir de notre condition humaine. Ceci ne veut pas dire que la réalité ainsi créée soit pour autant subjective, puisque nous arrivons à nous mettre d’accord sur nos expériences intersubjectives. En effet, vivre en société signifie partager des expériences communes.

Une fois inscrites dans une langue, les catégories conceptuelles deviennent des **catégories linguistiques** : la communauté les “traduit” par des signes linguistiques. Une vision plus large de la langue comme système de signes dépasse le type de lien entre la forme et la signification d’un signe linguistique. Celui-ci est alors relié au “conceptualisateur” humain et au monde qui est le sien, c’est-à-dire tel qu’il le ressent. Le conceptualisateur, les catégories conceptuelles et les signes linguistiques sont reliés entre eux comme le montre le tableau 2.

Dans cette représentation les signes linguistiques reflètent des catégories conceptuelles, qui remontent en dernière instance au conceptualisateur (= l’homme) et à son univers. Un signe, par exemple un mot, est la combinaison d’une forme et d’une signification qui équivaut *grosso modo* à un concept ; cette signification conceptuelle se rapporte à une entité du monde tel que nous le vivons. Ce modèle de l’univers conceptuel et de l’univers linguistique permet d’expliquer le fait qu’une même entité puisse être catégorisée de façon différente par des personnes différentes, et qu’il arrive aussi à une même personne de catégoriser une chose différemment selon le moment. En effet, d’un verre à moitié rempli de vin on peut dire qu’il est “à moitié plein” ou “à moitié vide”. Chacun percevra la situation, la “construira” – en termes

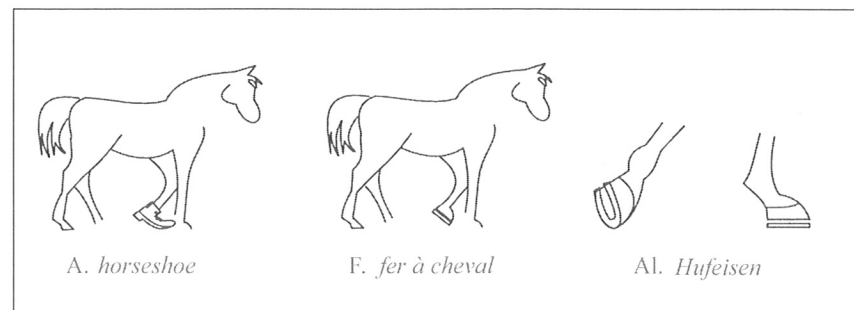
techniques – ou la mettra en image en fonction de l’expérience spécifique qui est la sienne. Le choix entre plusieurs alternatives est appelé description sémantique. L’**image** ainsi formée procède d’un choix parmi différentes possibilités. Pour voir ce qui se passe, il suffit de comparer le nom donné à un objet dans différentes langues. Ce qu’on décrit comme un *fer à cheval* en français est appelé *horseshoe* en anglais (‘la chaussure d’un cheval’) et *Hufeisen* en allemand (‘fer de sabot’). Tous ces signes sont motivés : en français et en anglais, l’instrument de protection est relié au cheval entier, alors qu’en allemand, le lien n’est fait qu’avec la partie du corps directement concernée. De plus, le français et l’allemand mettent en valeur la matière dont il est fait, tandis que l’anglais privilégie la fonction protectrice et reflète une vision anthropocentrique de la scène. Ces trois approches sont illustrées par la figure 2.

Tableau 1.2 Un modèle possible de l’univers conceptuel



Les exemples sont nombreux. Prenons encore le cas de *piano à queue* et de *trottoir*. Tant le français *piano à queue* que l’allemand *Flügel* ‘aile (de piano)’ font métaphoriquement allusion à la ressemblance entre l’instrument de musique et une partie du corps de certains animaux ; l’anglais *grand piano*, par contre, met l’accent sur la taille de l’instrument. Le mot *trottoir*, dérivé de *trotter*, indique la fonction de l’objet ; le mot anglais *pavement*, quant à lui, en donne à voir la matière, alors que le mot allemand *Bürgersteig* ‘partie de la route pour les citoyens’ met l’accent sur les personnes à qui cette partie de la rue est destinée ; en néerlandais, finalement, on utilise tantôt le mot *trottoir* tantôt le mot *voetpad* ‘sentier pour les pieds’, visant dès lors alternativement l’action et les usagers (les piétons).

Figure 1.2 Les images correspondant au concept "fer à cheval" dans trois langues



Jusqu'ici nous ne nous sommes intéressés qu'aux catégories conceptuelles situées au niveau des mots, ou en termes techniques, aux catégories "lexicales". Par ailleurs on retrouve également des catégories conceptuelles au niveau des catégories "grammaticales". Selon que l'on choisit un nom ou un verbe pour décrire une situation, l'image obtenue sera différente, comme le montre l'exemple (15) : en employant le nom *pluie* (15a) on présente le phénomène plutôt comme quelque chose de statique, alors qu'en employant le verbe *pleuvoir* (15b) on en fait ressortir la dimension dynamique. Le choix peut aussi impliquer d'autres catégories de mots. Dans (16), par exemple, on a affaire respectivement à un nom (*famille*), un adjectif (*familier*) et un adverbe (*familièrement*).

- (15) a. Regarde un peu, quelle pluie !
b. Regarde un peu comme il pleut !
- (16) a. Je me suis senti comme dans ma famille
b. Je suis devenu très vite familier avec ces gens
c. Ils me traitèrent très familièrement

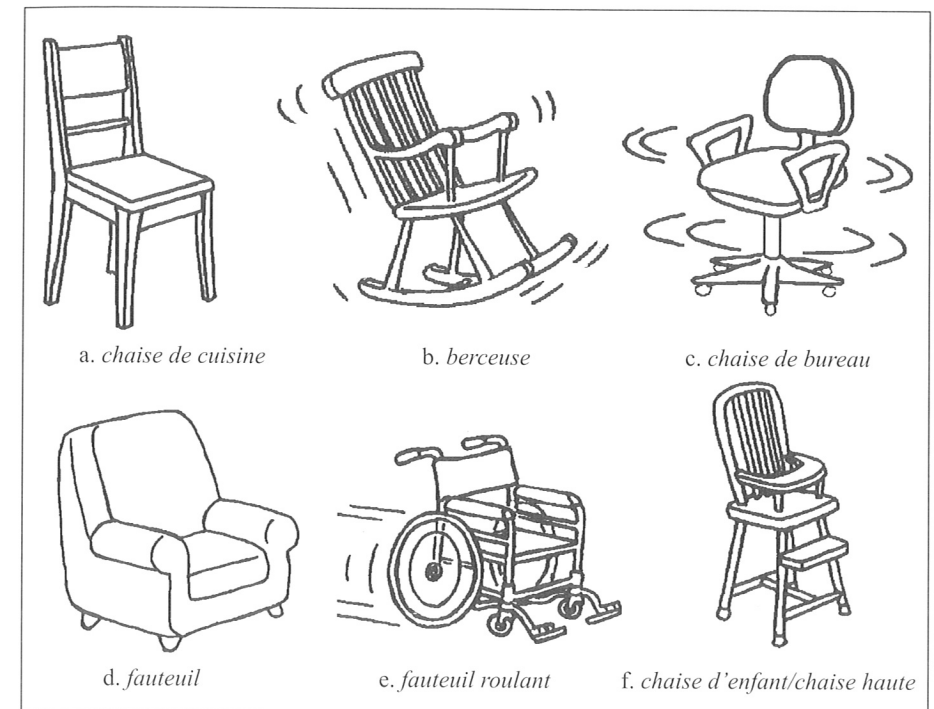
Les phrases de (16) mettent en jeu le même champ lexical *famille*, mais il est construit au moyen de catégories grammaticales différentes. Chaque classe de mots constitue une catégorie grammaticale. Les exemples (15) et (16) illustrent un autre aspect essentiel du langage : à l'intérieur d'une phrase, chaque catégorie lexicale appartient en même temps à une catégorie grammaticale, que ce soit celle du nom, du verbe, de l'adjectif, de l'adverbe, de la préposition, etc. Les catégories lexicales sont définies par leur contenu spécifique, les catégories grammaticales pourvoient ce matériau lexical d'un cadre structurel. Ainsi la catégorie lexicale *famille* peut être située alternativement dans le cadre de la catégorie grammaticale du nom, de l'adjectif ou de l'adverbe. Pour des raisons

de clarté nous nous penchons maintenant séparément sur les catégories lexicales et sur les catégories grammaticales.

1.3.1 Les catégories lexicales

Le contenu conceptuel d'une **catégorie lexicale** englobe généralement un grand nombre d'éléments. Il suffit de penser à tous les types de vases et à leurs multiples fonctions. Mais qu'ils soient grands, petits, larges ou étroits, il suffit qu'on puisse y mettre des fleurs pour qu'on accepte de les catégoriser comme "vases". De même, il existe une grande variété de chaises comme le montre la figure 3.

Figure 1.3 La catégorie "siège"



Une catégorie lexicale comme celle de "siège" comporte un tas de sous-types. Certains d'entre eux sont considérés comme étant de meilleurs représentants de la classe que d'autres. Le membre le plus représentatif, "le meilleur" de la catégorie est appelé le **prototype**, ou membre **prototypique** de la catégorie. Il correspond au "meilleur" sous-type de chaise, c'est-à-dire à celui qui nous vient spontanément à l'esprit et que nous appelons une chaise "normale" : s'il

fallait donner une définition du nom “chaise”, nous décririons probablement celle qui correspond au dessin (a). De même, si on nous demandait de dessiner une chaise, nous ferions en premier le croquis d’une chaise de cuisine, et pas d’un fauteuil, par exemple. Le choix de la chaise prototypique se rapporte aussi à la fonction qu’on lui attribue : c’est une chaise sur laquelle on s’assied, elle n’est faite ni pour que l’on s’y affaisse ni pour que l’on s’y assoupisse. La forme et les matériaux utilisés jouent aussi un rôle : la chaise prototypique a quatre pieds, un siège et un dossier, elle permet donc de s’y asseoir confortablement et sûrement. Un fauteuil à bascule, comme la berceuse (b), ou un fauteuil pivotant, comme la chaise de bureau (c), sont nettement moins prototypiques qu’une simple chaise de cuisine : on peut s’y balancer ou tourner dans tous les sens, mais cela les rend moins solides. Il n’empêche que tous les objets représentés en figure 3 font bien partie de la catégorie “chaise” : à côté du membre prototypique (a), on y trouve non seulement les membres moins prototypiques (b) et (c), mais aussi des membres plus **marginiaux** ou **périphériques**, comme le fauteuil “club” (d) et le fauteuil roulant (e), ou même le cas limite qu’est la chaise haute pour enfants (f). Le tabouret, par contre, n’entre pas dans la catégorie “chaise”, parce qu’il ne présente presque aucune des caractéristiques de la chaise prototypique : la hauteur (adaptée à celle du genou), les pieds (au nombre de quatre), le dossier, la matière (prototypiquement en bois). À lui seul, un siège ne constitue pas encore une chaise. Il s’agit cependant d’une catégorie apparentée, et la limite entre les deux n’est pas toujours facile à établir. Ce que d’aucuns appellent un *tabouret* est une chaise pour d’autres, d’autant plus qu’il arrive qu’un tabouret ait quatre pieds et un petit dossier.

En général, le noyau ou le centre d’une catégorie lexicale est bien fixé et clairement défini. Par contre, les limites en restent plutôt vagues et elles ont tendance à empiéter sur celles d’autres catégories lexicales. Il est néanmoins clair que les catégories lexicales ne sont pas constituées arbitrairement. Si tel était le cas, nous aurions affaire à un univers fantaisiste ou soumis au hasard. Il pourrait ressembler au monde surréaliste tel qu’il apparaît dans le passage suivant tiré d’un poème d’André Breton :

- (17) Ma femme aux yeux pleins de larmes
 Aux yeux de panoplie violette et d’aiguille aimantée
 Ma femme aux yeux de savane
 Ma femme aux yeux d’eau pour boire en prison
 Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
 Aux yeux de niveau d’eau de niveau d’air de terre et de feu.
 (A. Breton, “L’Union Libre”, 1931, dans *Clair de Terre*, Paris, Gallimard, 1966)

La catégorie lexicale des “yeux” et les diverses qualités qui lui sont attribuées relèvent ici de l’imaginaire, elles n’ont pas de lien direct avec la réalité. Inutile donc d’y chercher une quelconque cohérence. On peut comprendre qu’il existe un type d’“yeux pleins de larmes” à cause de la tristesse mais certainement pas des “yeux d’aiguille aimantée” et encore moins des “yeux de bois toujours sous la hache”. Cet exemple démontre *a contrario* la nécessité de partir de catégories basées sur l’expérience. La perception d’une caractéristique commune – propriété ou attribut – permet de regrouper dans une même catégorie conceptuelle une classe ou un ensemble de choses, de personnes, de situations, de processus, d’états de choses, etc.

1.3.2 Les catégories grammaticales

Les **catégories grammaticales** forment un cadre structurel pour les catégories lexicales : elles apportent une série de distinctions abstraites applicables à un grand nombre de catégories lexicales. Parmi les catégories grammaticales on distingue, entre autres, les classes de mots (nom, verbe, etc.), le nombre (singulier ou pluriel), les temps verbaux (présent, passé, futur). Le commentaire qui suit ne porte que sur les classes de mots. Chaque **classe de mots** est une catégorie à part entière. En français on peut distinguer neuf classes de mots ; elles sont illustrées dans la liste ci-dessous :

- (17) Les classes de mots
- | | |
|-------------------------------|--|
| a. <i>nom ou substantif</i> : | père, maison, oiseau, paix |
| b. <i>pronom</i> : | je, tu, elle, quelqu’un, moi, toi, qui, dont |
| c. <i>déterminant</i> : | le, la, un, ce, cette, des, deux |
| d. <i>verbe</i> : | dire, rire, courir, penser |
| e. <i>adjectif</i> : | riche, fier, grand, doux |
| f. <i>adverbe</i> : | là, finalement, beaucoup, très |
| g. <i>préposition</i> : | sur, dans, contre, entre, à, pendant |
| h. <i>conjonction</i> : | et, mais, car, parce que, pendant que |
| i. <i>interjection</i> : | ouais !, hein !, hélas ! |

En regroupant les classes (b) et (c) ainsi que les classes (g) et (h) on n’aurait plus que sept classes au lieu de neuf. La décision dépend bien sûr de la définition que l’on utilise. Nous verrons plus loin qu’il existe de bonnes raisons pour ne pas réduire le nombre de classes, tout au contraire. C’est aux grammairiens grecs et romains que nous devons la conception et la dénomination de la plupart de ces classes. En latin on parlait des *partes orationis*, ce que l’on pourrait traduire littéralement par *parties de la phrase*. L’analyse de la phrase en classes de mots remonte donc à l’Antiquité. Elle est à distinguer de l’analyse grammaticale qui s’intéresse aux fonctions syntaxiques des parties de la

phrase (sujet, objet, etc.). Dans le tableau 3 sont repris les noms latins généralement utilisés à l'époque. Aux neuf classes mentionnées sous (17), s'ajoute la classe résiduelle des particules.

Tableau 1.3 Les dénominations latines des classes de mots et leur traduction

a.	<i>nomen</i>	nom
	<i>substantivum</i>	substantif
b.	<i>pronomen</i>	pronom
c.	<i>articulum</i>	article
d.	<i>verbum</i>	verbe
e.	<i>adjectivum</i>	adjectif
f.	<i>adverbium</i>	adverbe
g.	<i>praepositio</i>	préposition
h.	<i>conjunctio</i>	conjonction
i.	<i>interjectio</i>	interjection
j.	<i>particulum</i>	particule

Les définitions traditionnelles des classes de mots laissent beaucoup à désirer. Il y a, en effet, beaucoup de contre-exemples. Lorsqu'on définit le nom ou le substantif comme étant "un mot dénotant une personne, un objet ou un lieu", des mots tels *idée*, *notion*, *évolution*, n'en font pas partie. Un pronom n'occupe pas nécessairement "la place d'un nom" : le pronom personnel *je* désigne le locuteur, mais il ne remplace pas son nom. De même, dans la phrase *Quelqu'un a volé mon portefeuille*, on voit mal à quel nom déjà employé pourrait référer le pronom *quelqu'un*. Il est à noter que même dans les dictionnaires modernes on retrouve cette définition du pronom comme "mot qui sert à représenter un mot de sens précis déjà employé à un autre endroit du contexte" (Petit Robert, 1987). Ou encore, dans des verbes comme *savoir*, *vivre*, *dormir* il est difficile de voir "une action" vu qu'ils désignent plutôt un état. L'erreur propre à la plupart des définitions traditionnelles des mots ainsi qu'à celles des termes servant à dénommer les classes de mots, est qu'elles omettent de distinguer entre membres prototypiques et membres marginaux. Les membres prototypiques de la catégorie du *nom* sont effectivement des personnes, des objets et des lieux, mais il existe des dizaines d'autres sous-types, dont nous en mentionnons quelques-uns ci-dessous.

- (18) a. Nous avons besoin d'un *deuxième téléphone*
 b. Nous avons téléphoné à la *régie* des téléphones
 c. Ils sont venus l'installer dans l'*après-midi*
 d. Mais ils ont fait un *très mauvais boulot*
 e. Je m'étonne encore de leur *négligence*

Le *téléphone* même est un nom prototypique : il désigne un objet d'ordre physique, concret, tridimensionnel. Le nom *régie* est déjà moins prototypique :

bien que l'entité désignée existe concrètement – elle est logée quelque part et l'on peut s'adresser à elle –, l'institution elle-même n'est pas concrète. Un mot comme *après-midi*, qui indique une unité temporelle, est encore plus abstrait, et donc encore moins prototypique de la classe des noms. Le mot *boulot*, quant à lui, désigne le résultat d'une série d'actions, il nous éloigne encore plus des membres prototypiques de la classe des noms : sa signification se rapproche plus de celle d'un verbe. Le mot *négligence*, finalement, qui renvoie à une propriété abstraite, est tout à fait marginal par rapport aux membres prototypiques concrets comme *téléphone* ; il a une signification plus proche de celle d'un adjectif.

Nul doute cependant : ce sont tous des noms. Comme pour les catégories lexicales (cf. *chaise*), il convient donc d'envisager aussi les classes de mots comme des catégories flexibles. Autrement dit, les définitions traditionnelles des classes de mots ne s'appliquent qu'aux membres prototypiques de chaque classe. Les noms prototypiques renvoient à des phénomènes relativement stables dans le temps : les personnes, les objets et les lieux ne sont pas soumis à des changements rapides dans le temps. Les verbes, par contre, portent prototypiquement sur des phénomènes plus temporaires, plus instables et plus variables. Les adjectifs et les adverbes occupent une position intermédiaire entre les noms et les verbes : dans *une table solide* l'adjectif reflète quelque chose de stable, mais dans *un garçon négligent* l'adjectif évoque plutôt quelque chose de changeant. En utilisant le nom *négligence* (18e) je suggère qu'il ne s'agit pas d'une caractéristique variable mais de quelque chose de stable et de permanent : cette façon de présenter les choses donne de l'intervention de la régie des téléphones une image plus négative et renforce l'expression de mon mécontentement.

La confusion qu'a pu engendrer cette classification provenant du latin s'explique en grande partie par le fait que le statut grammatical qui correspond à une classe de mots peut varier d'une langue à l'autre. On rencontre des noms et des verbes dans toutes les langues et des adjectifs dans presque toutes les langues. Pour les autres classes de mots il arrive qu'elles ne soient pas représentées en tant que telles. Dans les langues romanes et en anglais par exemple, il y a une distinction formelle entre les adjectifs et les adverbes qui n'apparaît pas en néerlandais ou en allemand :

- (19) a. adjectif : – Elle est jolie – Ze is mooi
 – She is beautiful – Sie ist schön
 b. adverbe : – Elle chante joliment – Ze zingt mooi
 – She sings beautifully – Sie singt schön

Or, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de différence formelle qu'il ne pourrait pas y avoir pas de différence grammaticale. Celle-ci apparaît dans d'autres contextes. Par exemple, en néerlandais comme en français seul l'adjectif entre dans la construction *Je la trouve jolie* : *Ik vind haar mooi* ; l'adverbe en est banni (**Je la trouve chanter joliment* / **Ik vind haar mooi zingen*).

De plus, les langues ne disposent pas toutes des mêmes classes de mots. Les langues romanes, par exemple, ne connaissent pas l'emploi de particules adverbiales mais recourent au seul verbe (*ramasser* dans 20a). Les langues germaniques, par contre, séparent le concept de l'action (*pick*) et celui de la position qui en résulte (*up*) (20b). Les particules anglaises ressemblent aux prépositions, mais elles se comportent différemment. Elles peuvent notamment apparaître derrière le nom (20c), contrairement aux prépositions (21c).

- (20) a. Il ramassa le journal
b. He picked up the paper
c. He picked the paper up

- (21) a. Il grimpa dans l'arbre
b. He climbed up the tree
c. *He climbed the tree up

De même, on trouve comme équivalent anglais de la préposition *chez* le génitif elliptique 's postposé au nom (22) :

- (22) a. Je dois aller chez le coiffeur
b. I have to go to the hairdresser's

Ces quelques exemples montrent que les catégories grammaticales touchent à la structure des phrases, qu'il s'agisse de la catégorie des adjectifs, des adverbes, des particules ou des prépositions. Elles appartiennent donc au domaine de la syntaxe, qui sera le sujet du chapitre 4.

1.4 Résumé

Qu'elle soit humaine ou animale, la communication ne peut avoir lieu qu'à travers des signes. Ceux-ci sont étudiés par la **sémiologie** (ou sémiotique). Le **signe** renvoie toujours à autre chose : il est porteur de **signification**. La relation entre le signe et sa signification peut être de trois types différents : indexicale, iconique ou symbolique. Les **signes indexicaux** ou **indices** "pointent" vers les éléments qu'ils remplacent ; les **signes iconiques** ou **icônes** en donnent une "image" ; les **signes symboliques** ou **symboles** quant à eux sont basés sur une relation purement conventionnelle entre la forme du signe et sa signification.

Tous ces signes reposent sur des principes cognitifs sous-jacents qui permettent à l'homme de structurer son univers et ses expériences, et de survivre en tant que groupe. Le **principe indexical** se manifeste dans notre vision égocentrique et anthropocentrique du monde. Le **principe iconique** regroupe plusieurs sous-principes, notamment, le principe d'organisation séquentielle, le principe de distance et le principe de quantité.

Le **principe symbolique** explique la relation purement conventionnelle entre la forme et la signification de nombreux signes. Ce rapport conventionnel, également connu sous le nom de **l'arbitraire** du signe, s'applique en particulier au signe linguistique. La langue nous apparaît, en effet, en grande partie comme arbitraire. Il ne faut toutefois pas sous-estimer l'apport des signes indexicaux et iconiques, autrement dit, des signes non symboliques. Comme nous le verrons plus en détail dans les chapitres suivants, la plupart des formes linguistiques complexes ne sont pas arbitraires mais, au contraire, transparentes et **motivées**. Ceci ne vaut pas seulement au niveau de la formation des mots mais aussi à celui de la syntaxe.

L'univers mental n'est pas limité à ce qui apparaît au travers des signes linguistiques : les **concepts** exprimés à l'aide d'expressions linguistiques ne représentent qu'une partie des concepts que nous manions. Or, seuls les concepts "fixés" en langue constituent la signification des signes linguistiques. Les concepts qui structurent notre façon de penser sont des **catégories conceptuelles**, qui regroupent des (séries de) phénomènes dans des ensembles. Nos catégories conceptuelles se figent en partie dans les **catégories linguistiques**. La plupart des signes linguistiques se rapportent à un contenu conceptuel spécifique et la **catégorie lexicale** dans laquelle ils apparaissent montre la façon dont ce contenu est conçu. Il existe aussi un nombre réduit de **catégories grammaticales** qui déterminent le cadre structurel plus général de la langue. Tous les membres d'une catégorie n'ont pas le même statut : à côté des membres **prototypiques**, il y en a qui sont plus **périphériques**. La catégorie paraîtra de plus en plus **vague** à mesure que l'on s'éloignera du centre, qui en est le noyau ; du coup, elle aura tendance à présenter des chevauchements avec d'autres catégories (cf. la catégorie "chaise" illustrée par la figure 3).

1.5 Lectures conseillées

La plupart des introductions récentes à l'étude linguistique sont en anglais. On peut recommander Pinker (1994), Taylor (1995) et Ungerer et Schmid (1996). Les bases théoriques de l'approche cognitive de la science du langage sont développées plus en profondeur dans Lakoff (1987), Langacker (1987, 1993) et

Rudzka-Ostyn éd. (1988). Le rapport entre langue et cognition est traité dans Talmy (1988). Dans Hawkes (1977) on trouvera une bonne introduction aux systèmes de signes ayant cours dans la communication humaine et animale. Pour une introduction plus poussée à la sémiologie on se tournera vers Nöth (1990).

Le principe d'iconicité constitue l'objet d'étude de Haiman (1985), de Posner (1986), de Van Langendonck et De Pater (1989), ainsi que de Ungerer et Schmid (1996). L'ouvrage de référence pour l'analyse de phénomènes liés à l'ordre des mots est Greenberg éd. (1978) ; pour le néerlandais on peut se reporter à Verhagen (1986), pour l'espagnol à Delbecque (1987, 1991), pour le français à Fuchs éd. (1997). Verstraeten (1992), quant à lui, s'attache à l'étude du figement dans les composés. Finalement, pour explorer la base psychologique des catégories et des prototypes il est utile de lire les expériences dont il est rendu compte dans Rosch (1977).

1.6 Applications

1. Quels types de signe trouve-t-on dans les cas suivants ?
 - a) le triangle inversé comme signalisation routière
 - b) un dessin représentant des pierres qui tombent
 - c) des signes en alphabet morse
 - d) les vitres givrées d'une voiture
 - e) l'indicateur de vitesse dans une voiture
 - f) le déclenchement d'une alarme
 - g) un bébé qui pleure
 - h) un chien qui agite la queue
 - i) une alliance
 - j) le geste en l'air d'un poing serré
 - k) un piercing au nez
2. Dans quel sens les énoncés suivants sont-ils iconiques ?
 - a) En krio le mot *shaky-shaky* signifie 'tremblement de terre'.
 - b) Publicité affichée dans un magasin : "Nous avons des rayons et des rayons de vêtements à la mode".
 - c) Avis de la police : Boire ou conduire, il faut choisir !
 - d) Au pluriel le japonais *ie* 'maison' donne *ieie* ('maisons').
 - e) Voir Naples et mourir.
 - f) Je jure devant Dieu de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

3. Quels principes peut-on invoquer pour expliquer le caractère figé et irréversible de l'ordre des mots dans les paires suivantes ?
 - a) aller et venir, ceci ou cela, ça et là
 - b) être au four et au moulin, se donner corps et âme, à boire et à manger
 - c) la belle et la bête, le vieil homme et la mer
 - d) faire d'une pierre deux coups, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras
 - e) à la vie à la mort, jour et nuit, partager les joies et les peines, la bonne et la mauvaise fortune
 - f) s'entendre comme chien et chat, en voir des vertes et des pas mûres
 - g) à prendre ou à laisser, tout ou rien
4. Qu'est-ce qui rend la formulation de l'énoncé (a) plus courante que celle de l'énoncé (b) ? Quel type de contexte faut-il imaginer pour que (b) devienne plausible ? Quel principe indexical se trouve enfreint dans (b) ?
 - a) Les résultats de nos recherches sont assez éloignés de nos attentes
 - b) *Nos attentes sont assez éloignées de nos recherches
5. Il peut y avoir d'autres raisons que celles mentionnées à la suite de l'exemple (11) pour préférer l'énoncé (a) à l'énoncé (b). Lesquelles ?
 - a) Le Musée Royal a envoyé le tableau de Magritte au Musée du Louvre
 - b) Le Musée Royal a envoyé au Musée du Louvre le tableau de Magritte
6. Qu'y a-t-il exactement d'indexical dans les images publicitaires suivantes ? Où repérez-vous également des éléments iconiques et/ou symboliques ?
 - a) Le bateau de croisière servant de cadre à une publicité pour des boissons alcoolisées
 - b) Un rouleau de papier WC déroulé par un jeune labrador qu'en Angleterre on appelle maintenant "Andrex", du nom de la marque.
 - c) Une jeune femme cadre prenant résolument le volant d'une nouvelle voiture.
7. Les expressions en italiques sont des éléments périphériques de leur catégorie grammaticale. Pourquoi ?
 - a) Cette étude doit être simple et *bon marché*
 - b) C'est *notre* homme
 - c) Le président *d'alors*
8. Les composés suivants sont faciles à comprendre même quand on ne les a jamais vus ni entendus auparavant. En quoi nous apparaissent-ils comme transparents et motivés, c'est-à-dire comme non arbitraires ?
 - a) bébé éprouvette
 - b) visite surprise

9. Dans les phrases suivantes les expressions en italiques sont tantôt des membres prototypiques tantôt des membres périphériques de la classe de mot à laquelle elles appartiennent. Expliquez.
- Tu as très bien *travaillé*.
 - La *radio* est en panne.
 - Il tombe beaucoup de *pluie* dans nos régions.
 - Cet escalier *métallique* est inusable.
 - Tu n'as remis qu'un *travail* médiocre.
 - Voilà la démarche à suivre : directe et *sans détours*.
 - C'est l'homme *de sa vie*.
 - Les accords de *Camp David* sont déjà loin derrière nous.
 - C'est de l'*ici-et-maintenant* du problème qu'il faut discuter.
 - Il convient d'analyser le *pourquoi* de tout ceci.
10. Consultez un dictionnaire pour vérifier quelle définition il propose pour les différentes classes de mots. Ces définitions vous paraissent-elles satisfaisantes ?
11. Essayez d'établir expérimentalement quels sont les membres centraux et périphériques d'une catégorie conceptuelle, par exemple celle des "objets servant à écrire". Demandez à plusieurs personnes de votre entourage de noter d'un trait les cinq premiers objets qui leur viennent à l'esprit. Il y a de fortes chances pour que les objets retenus soient les mêmes, même si l'ordre peut varier en fonction des habitudes des uns et des autres. Il est probable, cependant, que le stylo à bille figurera en tête de liste. Demandez alors à vos informants de choisir parmi différents types de stylos pour voir dans quelle mesure ils sont aussi d'accord sur le format prototypique...
12. Imaginez que vous échouiez sur une île déserte et que la seule personne que vous y rencontrez parle une autre langue. Vous aurez besoin l'un de l'autre pour survivre. Comment allez-vous communiquer entre vous les tous premiers jours ? Quels signes utiliserez-vous en premier ? Quels sont les "mots" (porteurs de quelles significations) que vous allez employer ? Motivez vos réponses.

Chapitre 2

CE QU'IL Y A DANS UN MOT : LA SÉMANTIQUE LEXICALE

La plupart des formes d'une langue étant de nature symbolique, il va dès lors de soi d'analyser la relation symbolique entre la forme et la signification au niveau des mots (chapitre 2), de la formation des mots (chapitre 3) et de la syntaxe (chapitre 4). Ensemble, ces trois niveaux d'analyse linguistique constituent le domaine de la **sémantique**.

Nous commençons par l'étude de la signification et de la structure des mots. C'est le domaine de la lexicologie. Elle s'occupe de l'étude systématique du sens des mots, des rapports qui existent entre les différentes significations et des relations entre les mots et les entités de notre univers conceptuel. Deux approches sont possibles, soit en partant de la forme d'un mot pour en étudier les différentes significations, soit en adoptant le point de vue opposé. On choisit une catégorie conceptuelle, et on recherche ensuite les mots (synonymiques) disponibles pour la désigner.

Notre manière de procéder sera la même pour les deux approches. Nous examinerons dans un premier temps les membres centraux ou prototypiques, ensuite nous étudierons les liens entre les différents membres et, finalement, nous nous pencherons sur les membres marginaux pour en dégager les zones plus vagues de transition.